



Titre : Le vernaculaire et l'autochtone

Résumé : Le « murailleur-terrassier » agit dans le paysage agraire. Son rapport au lieu est autarcique, il réorganise les éléments du sol en autonomie avec les seuls matériaux le constituant afin de générer un espace de vie. Il tend à l'autochtonie comme une expression radicale du vernaculaire.

Document : base pour la lecture publique lors des rencontres de printemps du réseau Ecobâtir – Vernaculaire ! - samedi 26 mai 2018
au Vieil Audon, 07 Balazuc

Fig 1 : L. Cagin t1329, « les saisons de l'anthropocène »

Par le domaine dans lequel j'exerce et par mes pratiques techniques, j'occupe dans le « bâtiment » une place périphérique. J'espère que les réflexions issues de ce point de vue s'intégreront dans vos travaux sur le vernaculaire.

Je me présente comme « murailleur-terrassier », c'est-à-dire que mon activité a pour but d'aménager des sols en vue d'un usage agraire où la présence du végétal est centrale voire ultime. Ceci dans une tradition que l'on peut nommer pour simplifier de « paysanne ». Cette activité m'amène bien à appareiller des blocs de pierre, disons à maçonner ou à construire, mais c'est un point commun très ténu avec le bâti-maçon. Si j'emploie le terme de « construction », il s'agit de la « construction », ou plutôt de la mise en place globale, d'un sol dont les composantes appareillées en pierre n'en sont qu'une des parties structurelles.

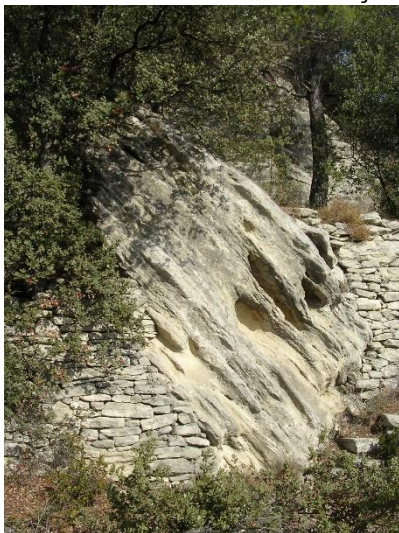


Figure 3 : L. Cagin « Construire en pierre sèche » Eyrolles 2011



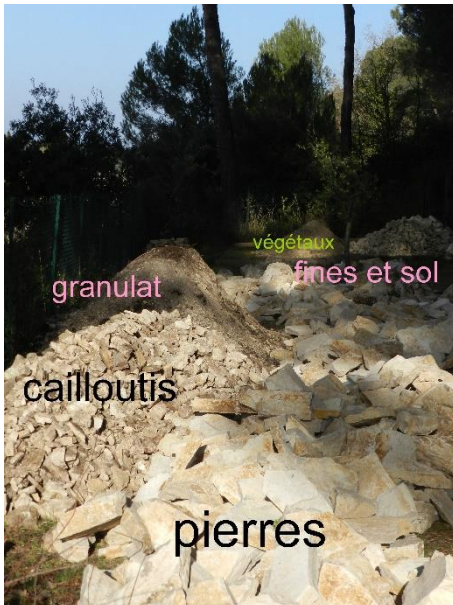
Fig 2 : image orpheline

Notez que par ailleurs, dans le paysager, lorsqu'il y a assemblages de pierre, les techniques d'appareillage diffèrent de celles du « bâti-pour-les-Hommes » car elles se doivent d'être adaptés à la présence des racines, à la coulée de l'eau, à l'écoute des climats etc... Ce ne sont surtout pas des habitats pour l'Homme, mais des habitats conçus pour la cohorte des espèces qui l'accompagne et qu'il désire exploiter, en ce sens ces appareillages sont à considérer comme un « ailleurs-technique » de l'activité de maçonnerie.

Au cours de l'histoire de l'humanité cette activité s'est majoritairement déroulée ;

- anthropologiquement comme aménagement de nécessité, réalisés de main d'Homme et dans les limites de sa corporalité et de sa temporalité ;
- économiquement en autarcie sur le lieu lui-même ;
- et géographiquement sur des espaces limités de sol aménagé.

Il s'agit d'une réorganisation sur place du sol fouit par l'homme sur une certaine épaisseur en vue d'un usage d'exploitation agricole.



Les éléments constituant le sol sont décaissés, triés par granulométrie et/ou par « qualité ». De la fine ou de l'argile, à la roche que l'on ne bougera pas, et ceci en passant par tous les états de la matière, (ce qui inclue d'ailleurs l'utilisation des végétaux présents sur site, morts ou vifs). Ce tri amène à une savante réorganisation qui optimise le lieu en vue de son exploitation agricole.

On a un sol, duquel chaque élément « extrait » est in fine réorganisé selon une double logique dans l'aménagement final, d'une part comme matériaux « de construction » mais aussi comme élément nécessaire et ultime au développement de la vie végétale dans les conditions du lieu, et tout ceci dans les limites de la « force » humaine.

Fig.4 : L. Cagin, « Pierre sèche, Théorie & pratique... » Eyrolles 2017

Si ces aménagements ont atteint les dimensions territoriales qu'on leur connaît par exemple ici en Ardèche où nous nous retrouvons aujourd'hui, c'est plus par leur répétition technique, et dans le temps et dans l'espace, au niveau des petites cellules humaines de base (familiales ou autre), que par un élan unique d'aménagement daté, pensé et planifié collectivement dans le cadre d'un programme.



5 : Danièle Larcena « Pierre sèche, Théorie & pratique... » Eyrolles 2017

Il en résulte que ces aménagements sont toujours différents et infiniment variés du fait même des conditions de leur mise en place. Ceci à plusieurs niveaux :

- 1/** chaque sol s'inscrit dans une géographie différente (pente, climat, exposition etc.)
- 2/** chaque sol dispose d'une variété différente de matière et de proportion de ces matières dans leur granulométrie (géologie, tectonique Fig. et histoire pédologique du lieu etc.)

- 3/ chacun de ces lieux est habité par un écosystème particulier, une écologie adaptée
- 4/ les Hommes et leurs sociétés font partie de ces écosystèmes qui constituent leur environnement de vie, leur substrat. Ils les connaissent, s'y adaptent et y survivent.



Fig 6 : Denis Lacaille, « Pierre sèche, Théorie & pratique... » Eyrolles 2017

Dans ces conditions, l'acte d'aménager est une interaction. Le geste de l'Homme « est agi » par le lieu autant qu'il agit sur sa matière. Toute technique se doit de plier, la seule solution est l'adaptation aux contingences, liées à la bonne compréhension des particularités du lieu. C'est sur ce point que l'on rejoint les termes du Génie de « l'invention rurale¹ », qui fait tout avec le peu qu'il a sous la main. Guidé par ses connaissances tant techniques qu'agronomiques l'Homme s'adapte au lieu et adapte le lieu à ses besoins.

Je cite André Ravéreau pour résumer ce processus en une pensée qu'il nous a offert pour introduire le livre « Pierre sèche ; théorie et pratique d'un système traditionnel de construction » chez Eyrolles 2017 :

« En fait le vernaculaire (...) , c'est se soumettre à l'occasion. La condition la plus favorable est de satisfaire à la circonstance, en s'adaptant à la fois à l'environnement et à ses moyens

¹ Pierre Martel a fait de l'expression le titre d'un de ces livres. Les Alpes de lumière n°69-70 L'invention rurale 1980

disponibles. La qualité du vernaculaire se révèle à chaque occasion : on ne peut jamais faire la même chose, il y a toujours un petit détail, un accident qui fait variation »



Fig. 7 : L. Cagin, les saisons de l'anthropocène t2185

Tous ces aménagements ont un trait symbolique commun, ils partent d'un état du sol, disons de friche ou inculte, aussi parfois nommé le saltus, pour arriver à une création, humanisée, organisée, cultivée, l'ager, « le jardin ». Il s'agit de la genèse d'un espace adapté aux besoins de l'Homme à partir du chaos d'un état sauvage.

La symbolique est de l'ordre de la création du monde, du jardin d'Eden. Depuis sa sédentarisation, l'Homme réorganise le monde, ce faisant il s'invente lui-même. En quelque sorte il tente le « paradis sur terre ».

Il existe de nombreux mythes de création du Monde avec un grand « M », des Olympes, des Génèses, et des Big-Bang qui sortent l'Univers du néant, qui l'organisent et nous avec.

Dans notre antiquité occidentale, il est deux mythes de création des mondes avec un petit « m »,

le premier est grec, « autochtone »,

le deuxième est romain « vernaculaire ».

Ces deux mots continuent à définir des pratiques techniques, culturelles, linguistiques etc. Ils sont aussi utilisés pour définir des « identités ». Ils différencient par la localisation.



L'autochtonie grecque faisait naître de leur sol, fécondé par les dieux, les premiers hommes des cités, « comme poussent les plantes ». Cette mythologie raconte une relation par nature de continuité et de parenté entre l'homme et le sol-substrat de l'écosystème dans lequel il advient.

C'est cette même relation qui s'exprime dans l'aménagement paysager dont nous venons de parler. Un rapport au lieu **radical**, autochtone. Une transmutation du sol originel en terroir humanisé avec et part ses seules composantes propres, matérielles et environnementales « ensemencées » par le geste humain.

Fig. 8 : L. Cagin, Les saisons de l'anthropocène t1542

Le vernaculaire romain part de l'existence de « divinités du lieu ». Celles-ci donnaient leur identité aux localisations, par extension était vernaculaire tout ce qui était propre au lieu. Nous retrouvons ici le sol substrat et ce qui lui est autochtone.

Mais il y a une grande différence mythologique, il n'est plus question de continuité de nature entre l'homme et le substrat. C'est par nécessité qu'il s'y plie et utilise les ressources qu'il lui propose pour vivre et se développer. C'est une question de moyens, les matériaux locaux sont

à portée de main mais surtout « gratuits ». Les constructions et aménagements vernaculaires sont ceux faits « sans moyens » ou qui ne participent pas des flux économiques leur permettant d'importer et d'acheter des matériaux « mieux disant » et/ou nécessitant moins d'entretien.

De fait, dès l'antiquité ce vernaculaire-là est déjà en quelque sorte placé dans le bas de l'échelle des valeurs constructives.



Fig.9 Aqua, satellite de la NASA en orbite autour de la Terre depuis 2002, chargé d'étudier le cycle de l'eau. [AIRS/Flickr](#), [CC BY](#)

Ce qui m'amène en guise de conclusion à ajouter un troisième mythe du rapport au lieu, bien moderne celui-ci, le « mondialisé » :

Il se pose matériellement comme abstrait et libéré de la contingence des lieux grâce aux applications des sciences, à la mécanisation, au transport des biens, à la dématérialisation et à l'échange des données, à la normalisation des techniques etc.

Il renvoie dos à dos l'autochtone et le vernaculaire à la préhistoire ou au pittoresque du passé.

La contingence du lieu-substrat ne manque pourtant pas de se rappeler à son bon souvenir. La planète semble finalement être devenue si petite et fragile dans son regard globalisé. Sa grandeur ne pourra peut-être finalement ne nous être restituée qu'en revenant à l'échelle de la valeur du détail, plus vernaculaire ou autochtone des choses.

« (...) il y a toujours un petit détail, un accident qui fait variation. Chaque détail influe sur le détail d'à côté. Cela rejoint la devise de mon maître Auguste Perret qui disait : « tout est détail »

« André Ravéreau »